

8^e X
13699

PRÉFECTURE DU MORBIHAN
10 JUIL 1909
J.-L. DARTOIS
N^o.....
LE

DEPOSE
Mars 1909

NÉO-LATINISME

RECEVU
R. 7
Mars 1909



PARIS

SOCIÉTÉ DES AUTEURS-ÉDITEURS

Les Nouvelles Editions Françaises

24, RUE DE GRAMMONT, 24

1909

Tous droits réservés.

LE
NÉO-LATINISME

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ ESPAGNOLLE
DU CLERGÉ DE PARIS

- L'Origine du Français. 3 volumes. . . . 15 fr.**
Chez Delagrave.
- Le Vrai Dictionnaire Etymologique de
la Langue Française. 6 fr.**
Chez Champion.
- L'Origine des Aquitains 6 fr.**
Chez M. Privat, libraire-éditeur, Toulouse.
- L'Origine des Basques. 5 fr.**
Pau, 2, rue de la Préfecture.
- La Clef du Vieux Français. 5 fr.**
Chez l'Auteur à Arthez-d'Asson, (Basses-
Pyrénées).
-

EN PRÉPARATION

L'Argot ou la Vieille Langue de Paris.

J.-L. DARTOIS

LE
NÉO-LATINISME



F
er

PARIS
SOCIÉTÉ DES AUTEURS-ÉDITEURS
Les Nouvelles Editions Françaises
24, RUE DE GRAMMONT, 24

—
1909

Tous droits réservés.

LE NÉO-LATINISME

I

Tous les hommes instruits savent, au moins vaguement, ce qu'on entend aujourd'hui en France par le mot *Néo-latinisme*, mais il n'en est pas, peut-être, beaucoup qui se rendent bien compte de son système d'évolution, fort difficile à saisir. Il ne sera donc pas inutile d'en examiner ici quelques points ; car il est impossible de le discuter tout entier dans un seul article. Nulle

question, d'ailleurs, n'offre plus d'intérêt, puisqu'il s'agit, au fond, des origines mêmes de notre langue, et par conséquent de l'origine de notre race.

Il eut été sans doute préférable que cet article parût dans une feuille néo-latine, dans la « Revue critique » par exemple ; mais le Néo-latinisme refuse tout débat sur sa doctrine. On doit l'accepter et y croire sans raisonner. *Crede et tace*, pourrait être sa devise. Nous n'exagérons rien. En 1872, Granier de Cassagnac, dans un ouvrage d'une érudition merveilleuse et d'un style agréable, qui a pour titre : *Histoire des origines de la langue française*, fit toucher du doigt l'inanité de la thèse du Néo-latinisme qui prétend prouver que le français est du latin évolué ; il montra qu'elle n'était pas soutenable, qu'elle choquait l'histoire, la logique, le bon sens, et, enfin, que notre idiome la repoussait. Que répondit le Néo-latinisme à cette puissante et lucide dé-

monstration ? — Rien du tout, car l'article qui parut alors dans la *Revue Critique* n'était pas une réponse ; mais une diatribe qui prouvait bien que l'ouvrage de Granier de Cassagnac avait porté juste et frappé fort. On ne se fâche pas tant et, surtout, on n'injurie pas lorsqu'on a raison. Quelques années plus tard, M. Hins prouvait à son tour, dans une étude très documentée, parue dans la *Revue de Linguistique*, que de tous les travaux du Néo-latinisme il n'était permis de conclure qu'à la parenté et non pas à la filiation des langues dites Néo-latines. M. Hins n'eut pas de réponse. Enfin, M. J. Lefebvre, dans deux articles remarquables et très lus, publiés en juin 1892, dans la *Nouvelle Revue*, démolit de fond en comble la thèse du Néo-latinisme, en établissant que l'abbé Espagnolle, dans son ouvrage *l'Origine du français*, était dans la vérité ; que notre langue, comme l'avaient entrevu les plus

grands savants du XVI^e siècle était grecque ; que la domination romaine dans la Gaule n'avait fait que la couvrir d'une légère couche de latin sans altérer nullement son génie. Comment le Néo-latinisme répondit-il à cette nouvelle étude si convaincante et si forte ? Suivant sa coutume, par un silence de mort. Fut-ce prudence ou dédain ? Prudence, probablement. Il sait que son système d'évolution n'est que faiblement étayé, qu'un débat public et sérieux pourrait l'ébranler et jeter le doute dans l'esprit de ses trop naïfs partisans, dont la plupart y croient, de confiance. Il se tait donc : son silence est d'or. C'est grâce à cette habile tactique qu'il jouit, depuis quelques années, d'un triomphe apparent ; mais lui réussira-t-elle toujours ? On finira peut-être par soupçonner qu'il ne se tient coi et qu'il ne fait le dédaigneux que par impuissance, que son arsenal est épuisé, qu'il ne trouve rien de

raisonnable à opposer aux graves objections de ses adversaires et qu'il craint une débâcle. Quelques révélations pourraient le prouver, mais le moment de les faire n'est pas encore venu.

.

II

Donnons une idée du système Néo-latin. Dans son étude sur Raynouard, Sainte-Beuve en expose ainsi les origines avec une fine ironie : « A la chute de l'Empire d'Occident, la langue romaine, le latin qu'on parlait dans toutes les villes et dans les environs des villes, cessa d'être la langue de l'administration et de se parler régulièrement. Les idiomes rustiques reparurent et prirent le dessus : ils se heurtèrent avec les idiomes des vainqueurs, et, même en en triomphant, ils se décomposèrent. C'est du V^e au X^e siècle que se fit ce grand mélange, le travail sourd et comme le broiement d'où sortirent les idiomes modernes. Qui dira le mystère exact de cette formation ? Il y a des choses

qui ne s'écrivent point ». Toute la doctrine du Néo-latinisme est dans ces lignes. Il enseigne, en effet, que le français, l'italien et l'espagnol, ainsi que les innombrables patois qui se rattachent à ces langues sont sortis de la corruption du latin, comme, au dire de Virgile, un essaim d'abeilles sortit autrefois des entrailles corrompues d'un jeune taureau. L'étude de cette génération prodigieuse de notre langue est en grande faveur depuis une quarantaine d'années. On a créé de tous côtés des chaires pour l'expliquer, la commenter, et, surtout, pour la vulgariser ; et les écrits de toutes sortes qui ont été déjà publiés sur ce sujet formeraient, s'ils étaient réunis, une vaste bibliothèque. *La Romania* seule, avec ses trente volumes massifs, peut offrir aux lecteurs héroïques du Néo-latinisme un rayon formidable. Cependant, malgré la grande dépense de talent, d'imagination et d'esprit qui a été

faite, principalement en France et en Allemagne, pour rendre plausible cette thèse étrange, elle offre toujours les mêmes difficultés. On peut même dire que tous ces efforts n'ont eu d'autres résultats que d'en montrer plus clairement l'incohérence et l'inanité. Ce langage, je le sais, scandalisera plus d'un partisan du Néo-latinisme ; mais, comme disaient nos vieux écrivains, « j'en amènerai raison ». Qu'on ait seulement un peu de patience et qu'on veuille me lire sans parti pris.

On vient de voir que le Néo-latinisme ne tient aucun compte des objections qu'on lui fait, puisqu'il n'y répond jamais. Il se contente de prononcer des oracles, comme l'antique pythie, et on doit les croire, sans raisonner, sans douter. « Le français, dit-il, est né du latin ; ce point a maintenant la force d'un axiome ». Vous entendez bien : la force d'un axiome. Eh ! discute-t-on les axiomes ? Pourtant, si quelque linguiste

difficile et hargneux, — il y en a qui ont mauvais caractère, — n'est pas d'humeur à accepter, les yeux fermés, ce nouvel axiome, j'allais dire ce dogme, et qu'il veuille absolument savoir comment ce changement extraordinaire s'est accompli ; comment la langue d'Horace a pu se métamorphoser en celle de Boileau ; où et quand cela est arrivé ; et qu'il insiste, surtout, pour en avoir un témoignage irrécusable, Brachet se présente comme le fondé de pouvoir de toute l'école Néo-latine et répond ainsi avec assurance : « Ce changement du latin en français s'est fait d'une manière *toute spontanée, toute naturelle, toute irréfléchie.* » Quelle réponse ! Était-il possible d'en obtenir une autre qui fut plus brève, plus lumineuse et plus triomphante ? Mais, laissons de côté l'ironie pour nous étonner qu'on puisse enseigner dans tous nos collèges de telles énormités, sans exciter de grands éclats de rire. Comment !

Nos cinq Académies réunies seraient incapables de créer un mot complètement nouveau et de le faire accepter du public, et le peuple gaulois aurait créé *spontanément, naturellement, sans réfléchir* notre langue française !! N'insistons pas.

Si, attaquant maintenant le Néo-latinisme par un autre côté, nous lui demandons de vouloir bien nous expliquer comment le peuple gaulois, qui comprenait au moins sept millions de personnes, a pu oublier sa langue nationale et en apprendre une autre, ou plutôt changer la langue latine en langue gauloise, ce qui est plus difficile ; comment des légionnaires qui, pour la plupart, ignoraient eux-mêmes le latin et stationnaient dans des camps retranchés et séparés les uns des autres par de vastes espaces, ont pu néanmoins se faire les pédagogues des tribus gauloises et leur apprendre la langue de Rome, c'est-à-dire opérer dans les *Gaules seules* un prodige

que les autres légions romaines n'ont pu accomplir nulle autre part, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Allemagne, ni en Grèce, ni dans les Iles Britanniques ; comment, enfin, les Basques et les Bretons ont pu réussir à conserver leurs idiomes, tandis que leurs voisins, les habitants du Béarn, du Maine et de l'Anjou perdaient les leurs, et étaient obligés de parler latin, que nous dit-il ? — Cette objection est si grave que c'est Gaston Paris lui-même, le Chef de l'Ecole, qui est chargé d'y répondre. « Nous ne sommes pas obligés, nous, néo-latins, dit-il en substance, de résoudre les difficultés que peuvent soulever la logique et l'histoire ; nous ne nous occupons que du fait philologique, et ce fait domine la question, puisqu'il prouve, seul, l'origine latine du français, de l'italien et de l'espagnol ». On voit, par cette réponse, que le Néo-latinisme a toujours à la bouche le même refrain : *Crede et tace*. Mais ce

que dit Gaston Paris est-il bien exact ? —
« Assurément, lui riposte M. J. Lefebvre, le fait philologique serait décisif, s'il était bien et dûment établi ; mais il ne l'est pas du tout. Avec toutes les subtilités du monde, le Néo-latinisme n'arrive en réalité qu'à constater cette vérité banale, à savoir qu'il y a une assez grande quantité de mots latins dans notre langue. Or personne ne l'a jamais contesté ».

Le point décisif, le point à éclaircir, est celui-ci : le fond, le gros de notre langue est-il véritablement latin, comme on le prétend ? D'après un dicton anglais, le Parlement peut tout, excepté changer un homme en femme. Si les habitants de la Gaule ont changé autrefois le latin en français, n'ont-ils pas montré plus de pouvoir que le Parlement anglais ? N'est-il pas aussi difficile, sinon plus, de changer une langue en une autre langue que de changer un homme en femme ?

Il s'agit donc de prouver à présent que cette métamorphose dont on nous a tant rebattu les oreilles n'a jamais eu lieu, et que le fait philologique de Gaston de Paris n'est en réalité qu'un mythe.

Tant que le Néo-latinisme a pu alléguer, pour se couvrir, cet ingénieux fait philologique, toujours accommodant, il s'en est servi envers et contre tous ; il l'a opposé à l'histoire, à la logique, au bon sens. Mais il ne le peut plus à cette heure. La découverte de l'abbé Espagnolles a fait tomber cette arme de ses mains ; on espère pouvoir l'établir avec la dernière évidence. Mais avant d'aborder les grandes preuves que j'appellerai des preuves testimoniales, il est utile, je crois, de montrer en passant que le Néo-latinisme se soucie peu de se mettre d'accord avec lui-même. Il affirme que les Gaulois, tribus ignorantes et peu civilisées, eurent pourtant assez de génie pour se créer avec le latin une langue nou-

velle, dont nous avons hérité, et lui-même, qui est à la tête de l'enseignement public en France, va demander toujours au grec les termes nécessaires pour nommer les inventions contemporaines. Voyez plutôt : *phonographe, cinématographe, téléphone, néphoscope, photochromie*, etc... Eh ! que n'a-t-il donc désigné ces choses par des mots de la langue latine, qui est, d'après lui, la langue mère du français ? Il a essayé, il est vrai, mais n'a guère réussi ; il a fait, par exemple : *vélodrome, automobile, cérébrologie*, c'est-à-dire de pauvres mots, des mots bâtards. Sa seule création, vraiment originale est *Sanatorium* : Je ne sais plus de quelle expression de Bossuet, Laccordaire a dit que notre langue émue lui ouvrit ses entrailles aussitôt qu'elle l'entendit. Elle ne les ouvrira certainement jamais au *Sanatorium* du Néo-latinisme. Autre singularité : cette Ecole ne s'est-elle pas nommée elle-même le *Néo-latinisme* et

non pas le *Novo-latinisme*, protestant ainsi par son nom même contre son propre système. Un mot biblique viendrait ici fort à propos, mais je n'ose le citer.

Arrêtons-nous encore un moment à cette antinomie. Le Néo-latinisme enseigne, je le répète, que le français dérive du latin, et il va chercher sans cesse dans l'allemand, ou plutôt dans l'ancien haut allemand, l'origine d'une foule de mots français, qui sont, de toute évidence, d'origine latine, tels : *fard*, *garenne*, *rebrousser*.

Est-il un latiniste qui ignore que *far* signifie épeautre, et que sa farine servait autrefois à composer le fard, comme en témoigne ce vers de la IX^e Satire de Régnier :

Leur visage reluit de céruse et d'épeautre ?

Notre mot *far* n'est donc autre chose que le latin *far*, ou farine d'épeautre. Le Néo-latinisme pourtant le fait venir de l'ancien haut allemand *farjon*, peindre !

L'origine du terme *garenne* est aussi visible que celle de *far*, et il n'est pas nécessaire d'être licencié en étymologie pour la trouver sans peine. Comment les vieux latins prononçaient-ils *arena*, sable? Ils le prononçaient *harena*, nous dit Varron; mais *harena* ou *garena*, c'est garenne; puisque le son de l' *h* et celui du *g* se confondent dans une foule de mots. Dans la Saintonge, n'appelle-t-on pas encore aujourd'hui *garennas* ou *varennas* les terres sablonneuses, qui sont les terres préférées des lapins, parce qu'ils y creusent facilement leurs terriers? Eh bien! cette étymologie qui saute aux yeux, le Néo-latinisme ne l'a pas vue; car il nous apprend que garenne vient de l'ancien haut allemand *Waron*, veiller! Il peut alléguer, il est vrai, pour sa décharge, que Ménage avait fait cette trouvaille.

Qui n'admirerait maintenant le flair et la sagacité des Néo-latins dans l'origine qu'ils

donnent au verbe *rebrousser* ? Rebrousser, qui a la forme *reborser*, dans notre vieille langue, est tout simplement le latin *revorsare*, forme archaïque de *révertere*, comme on peut le voir dans le savant dictionnaire de Freund. *Revorsare* et *reborser* ne sont donc qu'un seul et même mot, puisque les labiales *v* et *b* permutent sans cesse. Mais qu'importe ? Pour Littré, *Rebrousser* vient de l'allemand *broste*, poil, et, pour Scheler et Brachet, de l'ancien haut allemand *brustia*, bryère !

Une réflexion se présente ici naturellement à l'esprit. *Far*, *garenne*, *rebrousser* se trouvent dans notre langue du XII^e siècle, qui était la plus riche et la plus belle de l'Europe, et dont Brunetto Latini, le maître de Dante, a dit qu'elle était en usage dans toutes les Cours et parmi tous les lettrés, « parce que la parlure en est plus délitteable et plus commune à toutes gens » ; et, cependant, si l'on en croit les

Néo-latinistes, cette langue si abondante, si douce et si poétique, qui avait tant de poèmes, et des poèmes de plus de soixante-dix mille vers, était obligée d'aller emprunter aux Teutons les mots les plus usuels ! Est-ce croyable ? On a laissé toujours une grande latitude à la linguistique ; mais elle n'est pas sans doute dispensée, pour cela, de prendre quelque souci de l'histoire et du bon sens. La vérité est que le français prêtait alors aux langues voisines et qu'il ne leur empruntait rien. Le riche a-t-il coutume d'emprunter aux pauvres ?

Si le Néo-latinisme joue de malheur, quand il s'adresse à l'allemand, réussit-il mieux quand il reste sur son propre terrain ? Qu'on en juge. Il veut, par exemple, trouver l'origine de ces trois mots : *pu-celle*, *outil*, *pareil*, et il la cherche dans le latin où elle est effectivement ; mais, comme il ne l'aperçoit pas de prime abord,

il s'impatiente et il emprunte à Ménage les étymologies de pucelle et de pareil, c'est-à-dire *pullicella* et *pariculus*, deux grossiers barbarismes, et, enhardi par cet emprunt, il fait comme Ménage, il crée lui-même l'autre étymologie, à savoir *usitilia* dont il tire ensuite *outil*. Faire soi-même ses étymologies c'est assurément un procédé commode ; mais on doit avouer que ça gâte le métier.

Les latinistes qui lisent ses pages ont sans doute trouvé déjà, dans leurs souvenirs, l'origine de *pucelle* et de *pareil*. *Pucelle*, qu'on écrivait autrefois *pulcelle* est le latin *pulcella*, la jolie ; et *pareil*, dans notre vieux français *parel*, et le latin *parillis* ou *parelis*. Qui ne se souvient de ce vers d'Ovide ? :

Sed pia Baucis parilique aetate Philemon.

Je viens d'écrire *parilis* ou *parelis*, parce que Festus et Quintilien nous apprennent

qu'on confondait l'*i* et l'*e*, dans la prononciation, qu'on disait *heri* et *here*, *mani* et *mane*, *vesperi* et *vespere*, etc... *Outil* n'est autre chose que le neutre d'*utilis*, c'est-à-dire *utile*, pris substantivement et avec sa première signification que Vossius donne en ces termes : *Utile est quod usum sui proestat* : « L'utile est ce qui prête son usage », c'est-à-dire ce dont on se sert. C'est précisément la définition de l'outil. Je pourrais relever encore plus de cent mots français dont l'origine est visiblement latine et que le Néo-latinisme n'a pas cependant su trouver. Il ne trouve rien, parce qu'il cherche sans boussole. On est stupéfait, quand on parcourt ses dictionnaires étymologiques ; presque à chaque mot il viole les règles qu'il a établies lui-même. « Le sens, dit Littré, est la première condition d'une bonne étymologie ; il est clair qu'il n'y a point d'étymologie possible entre deux mots qui n'ont point de commu-

nauté de sens ». Vous avez bien lu ? Ouvrez maintenant son *Dictionnaire* au mot *cèpe*, signifiant champignon, et vous trouverez qu'il le dérive du latin *cippus*, poteau, colonne. Quel rapport y a-t-il entre cette espèce de champignon et une colonne ? Evidemment aucun. Le *cèpe* a été ainsi nommé, parce qu'il est tout rond comme l'oignon, appelé *cepe* en latin. C'est pour cette raison qu'on lui donne aussi le nom de *bolet*. Littré encore donne la même étymologie à *engrener*, mettre du grain dans la trémie d'un moulin, et à *engrener*, faire passer dans un engrenage. Or, qui ne voit que le premier de ces verbes est composé de *en* et de *grain* et le second de *en* et de *cran* ? Le *c* prend le son *g* dans une foule de mots. N'a-t-on pas dit *cras* et *confler*, avant de prononcer *gras* et *gonfler* ?

Les étymologies que nous venons de relever n'étaient pas, ce semble, bien difficiles à découvrir, puisqu'elles s'étalent, en

quelque sorte, dans tous les Dictionnaires latins un peu complets, et cependant le Néo-latinisme n'a pas su les y voir : comment donc aurait-il pu trouver, hors de son propre domaine, les origines grecques de plus de vingt-cinq mille mots français, c'est-à-dire, le fond même de notre langue ?

On peut juger déjà si nous avons été bien téméraire en traitant de *mythe le fait philologique* de Gaston Paris. Mais la suite de cette étude montrera mieux encore que nous n'avons rien exagéré, que ce fait n'existe pas.

III

Il y a quelques années, le Néo-latinisme pouvait dire avec une apparence de raison à ses contradicteurs, quand il donnait au public, grattées et rhabillées, les étymologies de Ménage : « Si vous les trouvez mauvaises, donnez-en vous-mêmes de meilleures ; je vous fais part simplement de mes découvertes ; montrez les vôtres ; le public est là pour comparer et juger ». Ce langage confiant, le Néo-latinisme ne peut plus le tenir aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, car au *prétendu* fait philologique latin on peut opposer le fait philologique grec *évident*. Ce nouveau fait philologique, le seul vrai, le seul démontrable, a une importance capitale, car il prouve, sans conteste, que les tribus qui vinrent peupler

l'Occident de l'Europe étaient des colonies pélasgiques, et confirme la belle découverte de Petit-Radel. On sait que ce modeste savant lut, en 1802, devant l'Institut un travail remarquable pour prouver que les monuments de blocs polyédriques qu'on rencontre en Grèce, en Italie, en France et jusqu'au fond de l'Espagne, et qu'on attribuait aux Cyclopes, sont l'œuvre des Pélasges. Cette démonstration convainquit l'Institut, et aucun doute ne s'est élevé depuis lors, sur l'origine de ces monuments.

Mais sur quelles données, dira-t-on, établissez-vous que ce sont des colonies pélasgiques plutôt que d'autres tribus grecques qui ont peuplé notre pays, à une époque préhistorique?— Sur la langue. La langue des Pélasges était le grec archaïque, composé surtout des dialectes éolien et dorien; et c'est justement ce grec qu'on retrouve partout, en France,

même dans l'argot de Paris. Mais, c'est le grec qui est maintenant un embarras pour nous : en effet, nous devons désormais lui demander les preuves de notre thèse, et nous ne sommes plus malheureusement à l'époque où l'on disait :

Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

Cette langue, il faut en convenir, fait peur aujourd'hui à beaucoup de gens ; et cependant c'est la sœur de la nôtre, et elles sont dignes l'une de l'autre. Si André Chénier disait de la première :

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines,

nous venons de voir que Brunetto Latini mettait la seconde au-dessus de toutes celles qu'on parlait de son temps : « parce que la parlure en était plus delittable et plus commune à toutes gens ». Mais je me suis trompé, peut-être, quand j'ai dit qu'on avait peur du grec ; ce n'est pas la langue

qui rebute, c'est son écriture ; aussi vais-je présenter en caractères italiques tous les mots grecs que j'aurai à citer ; de cette sorte je n'offenserai pas les yeux qui n'ont pas l'habitude de cette langue, et les hellénistes pourront en vérifier la forme et le sens dans le *Thesaurus* de Henri Estienne. Je les avertis encore qu'ils ne trouveront pas ici, comme dans les Dictionnaires Néolatins, des étymologies fabriquées, des formes fictives, des à peu près. On n'a pas besoin d'user de ces subterfuges, indignes de la science, quand on ne veut écrire que des choses qu'on sait.

Pour bien établir le fait philologique grec, je devrais passer en revue tout notre Dictionnaire, ce qui est impossible. Il faut donc se borner à quelques points précis. Discutant avec les Pères Jésuites sur une opinion de Lessius, Pascal leur disait dans sa *Treizième Provinciale* : « C'est une question de fait qu'il est bien facile de décider.

Voyons donc comment vous prouverez ce que vous dites, et vous verrez ensuite comment je prouve ce que je dis ». Cette méthode est excellente. Nous allons la suivre avec le Néo-latinisme : sur l'origine de notre article et de nos pronoms personnels : puis, sur une douzaine de mots de chaque partie du discours ; et, dans toute cette discussion, nous opposerons toujours au fait philologique latin de Gaston Paris le fait philologique grec de l'abbé Espagnolle. Le lecteur aura ainsi, sous les yeux, les pièces du procès, et pourra juger en connaissance de cause, non seulement des mots proposés, mais encore des deux systèmes et dire, sans sophisme : *ab his cætera disce*.

IV

D'où vient notre article *le, la, les* ? Aucun linguiste sérieux ne peut contester l'importance de cette étymologie ; car elle suffit, seule, à nous conduire au berceau de notre langue. Remarquons, d'abord, que tous les idiomes Méditerranéens, à l'exception du latin, ont l'article et le même article, sauf de légères nuances qui disparaissent à mesure qu'on se rapproche des origines. L'article est donc, avant tout examen, une grande présomption en faveur de la parenté de ces langues avec le grec, qui a le même article qu'elles, comme on le verra bientôt. Mais un Néo-latin nous crie ici : — Halte-là, les langues méditerranéennes n'ont l'article que depuis qu'elles l'ont reçu du latin. — Comment, reçu du

latin ? Le latin n'a pas d'article ; peut-il donner ce qu'il n'a pas ? — Vous n'avez donc pas lu Ménage ? C'est lui qui a découvert l'article français dans le latin où vous dites qu'il n'est pas. — Ah ! Ménage ! Je sais qu'il trouve dans le latin tout ce qu'il veut. Il y a même découvert l'origine du mot perruque, qu'il dérive de *pilus*, poil, en six temps, de cette manière ; *pilus, pelus, pelutus, pelutica, perrutica, perruca*, perruque ! Mais je ne vois pas, malgré son génie inventif, où il a pu découvrir l'étymologie de notre article. — C'est pourtant bien simple : il a pris l'article masculin *le* dans la dernière syllabe de *ille*. — Que dites-vous ? Jamais dans *ille, illa*, aucun latin n'avait vu cette signification ; d'ailleurs les dernières syllabes de *ille, illa*, ne sont pas accentuées, ce sont des syllabes mortes, et une bonne étymologie est toujours tirée de la syllabe accentuée où vit, pour ainsi dire, l'âme du mot.

Il n'y a aucune exception à cette règle. — Objectez ce qu'il vous plaira, vous ne changerez rien à ce qui est établi. Ménage a découvert l'article en cet endroit, donc il y est ; et la preuve qu'il y est bien effectivement, c'est que Diez et Ampère, Brachet et Littré, Gaston Paris et Darmesteter et mille autres encore l'y ont vu après Ménage ; j'ajoute, enfin, cet argument décisif : où serait-il, s'il n'était pas là ? — Est-ce tout ? N'avez-vous pas d'autres preuves ? — Des preuves ! des preuves ! Est-ce que ces grands linguistes que je viens de nommer ont besoin de prouver leurs dires ? Leurs noms ne sont-ils pas les meilleures preuves du monde ? Avez-vous lu, quelque part, que l'Institut, la Sorbonne et le Collège de France aient jamais mis en doute cette origine de notre article ? Auriez-vous par hasard, la témérité de vous insurger, seul, contre la science ? — Tout doux, tout doux, la science repose sur des

choses et non pas sur des noms. Or, ni dans notre vieille langue, ni dans les langues sœurs, ni dans les patois, ni dans aucune charte, ni dans aucun écrivain, on ne trouve absolument rien qui justifie cette dérivation de l'article. Au reste, n'est-ce pas même une folie que de perdre le temps à cette recherche ? Quoi donc ! Une foule de peuples auraient senti tout-à-coup le besoin d'ajouter à leurs idiomes une autre partie du discours, et ils l'auraient empruntée précisément à une langue qui ne l'avait pas ! Mais voici encore une autre impossibilité : les peuplades qui s'étendaient de la pointe orientale de la Sicile à l'Océan Atlantique, et des rives du Rhin aux colonnes d'Hercule, parlaient environ cinq cents dialectes divers, et l'on voudrait que ces tribus eussent tiré, toutes, de la même manière, leur article du latin *ille, illa, illud*, en lui donnant la même signification, et une signification inconnue des latins ! Si cela

était arrivé, les Annales des nations n'auraient jamais enregistré un prodige semblable.

Le Néo-latinisme, on le voit, ne prouve pas ce qu'il avance. L'on va pouvoir juger, si nous sommes plus heureux que lui sur cette question.

D'où vient notre article ? Il n'est venu d'aucune autre langue ; il a toujours été chez lui dans le français, qui est le grec pélasgique, c'est-à-dire le dialecte dorien, et ce dialecte, dans la plus haute antiquité, avait pour article *o, a*, au singulier, et *os, as*, au pluriel. On peut s'en assurer en consultant Henri Estienne et la Grammaire de Matthœi. C'est cet article-là qui est précisément celui de toutes les langues méditerranéennes. Le portugais l'a conservé sans aucune altération ; il a *o, a, os, as* ; il dit *o nome*, le nom ; *os nomes*, les noms ; *a casa* la maison ; *as casas*, les maisons. Primitivement, l'espagnol avait

aussi pour article *o*, *a*, *os*, *as*, comme en témoigne son grand dictionnaire de l'académie ; mais insensiblement l'usage en a adouci la prononciation, en le faisant précéder d'une l : *l'o*, *l'a*, *l'os*, *l'as*. La même chose est arrivé pour l'article français ; il est très visible dans notre vieille langue qui a les formes *l'o*, *l'ou*, *l'a*, *l'os*, *l'es* et la preuve que dans les hauts temps il se prononçait comme le portugais, sans lambda, c'est qu'on le trouve tout pur dans *o liban*, l'encens et dans *a gasse*, la pie. Dans ces deux cas, et dans d'autres, l'article s'est soudé aux noms, mais cette soudure, telle qu'elle est, prouve très bien qu'il y eut un temps où notre article n'avait pas de lambda. On le trouve aussi tout pur, dans une foule d'exemples où il devient démonstratif, comme en grec : *a-nuit*, cette nuit ; *o-en*, cette année ; *por-o*, pour cela, etc... On peut encore citer l'adverbe *ceans* du vieux français, ainsi que son opposé *léans*. Cer-

tains sous-dialectes grecs adoucissaient aussi probablement l'article *o*, *a*, et disaient comme nous *l'o*, *l'a* ; car on trouve beaucoup de mots où le lambda vient affaiblir l'accent, tels que *laruzo*, je crie ; *liaino*, je réchauffe ; *leibo*, je fais couler, etc... Les primitifs de ces verbes sont *aruzo*, *iaino*, *eibo*, sans lambda. Nous-mêmes, nous nous servons indifféremment de *on* ou de *l'on* ; exemple : *on dit*, *l'on dit* ; *on fait*, *l'on fait*.

Nous ne pouvons pas développer ici tout ce qu'il y aurait à dire encore sur l'article, ce serait trop long et, peut-être fastidieux pour le lecteur. Disons seulement que tous les patois ont ce même article *l'o*, *l'a*, *l'os*, *l'as*, et que la forme *le* du français vient d'un sous-dialecte pélasgique où *l'o* se prononçait *e*. Henri Estienne et Vossius citent plusieurs exemples de cette prononciation, comme *Apellon*, pour *Appollon* ; *edontes*, pour *odontes* ; *près*, pour *pros*, etc... Ce

dernier mot nous donne l'origine de notre préposition *près*. Le Néo-latinisme dérive *près* de *pressus*, serré, comprimé. Quand on est *près* du feu, on est donc *serré* contre le feu !

Passons aux pronoms personnels. Comme pour l'article, nous n'en dirons que l'essentiel ; parce que nous ne pouvons pas faire ici un cours de grammaire.

Je. — D'où le Néo-latinisme dérive-t-il la première personne *je* ? Du latin *ego*. Mais Littré dit, dans la préface de son Dictionnaire, que « la forme est d'un concours non moins nécessaire que le sens ; que des mots qui n'ont pas même forme, soit présentement, soit à l'origine, n'ont rien de commun. » Or *je* et *ego* n'ont rien de commun dans leur forme, ni présentement ni dans le passé, donc l'un ne vient pas de l'autre, donc cette étymologie est sans valeur.

Avant de donner la nôtre, nous devons

faire remarquer que les anciens ne connaissaient pas la consonne *j* ; ils ne faisaient usage que de la voyelle *i* : ainsi *jacio*, *jecur*, *jubeo*, s'écrivaient autrefois *iacio*, *iecur*, *iubeo* ; et le *jo* de notre vieille langue et de nos patois était écrit aussi *io*. C'est cette forme qu'on lit dans le serment de Strasbourg, au IX^e siècle ; le provençal, l'espagnol et l'italien ont aussi *io* ; le Nivernais et le Wallon ont *i*, c'est-à-dire la première lettre de *io* ; le béarnais et le bigourdan ont la forme *io*, et *iou* qu'on écrit *yo*, *you*, et les autres patois de France ont des formes analogues. Pas un seul ne se réclame du latin *ego*.

Où faut-il donc chercher l'origine de cette forme *io*, qui est dans toutes les langues méditerranéennes ? Si l'on prend le tome III du *Thesaurus* et qu'on l'ouvre à la colonne 150, l'on trouvera, sous la rubrique *ego*, ces formes du grec archaïque : *ion*, *ionga*, *ioga*, *ioge*, *io*, et c'est cette der-

nière forme *io* qui est l'étymologie véritable de *je*. On voit que c'est le même mot en grec, dans le vieux français et dans les langues sœurs. Mais, dira-t-on, *io* ou *jo* n'est pas *je*. *Jo* s'est changé en *je*, comme l'article *lo* s'est changé en *le*. J'en ai donné plus haut l'explication.

Moi. — Le Néo-latinisme dérive *moi* du latin *mihi*; mais cette dérivation n'est pas possible, d'après Littré lui-même, car il n'y a aucune ressemblance de forme entre *moi* et *mihi*.

Moi est tout simplement le datif grec du pronom *ego*, c'est-à-dire *moi*; aussi s'emploie-t-il presque toujours comme régime : écris-*moi*, donne-*moi*. Cette étymologie saute aux yeux, personne ne peut la contester. *Moi* et ses synonymes *mi* et *mei* se trouvent dans notre vieille langue; mais les langues sœurs n'ont que *mi* et *mei*, et ces formes sont grecques comme *moi*. On peut consulter le *Thesaurus*, à l'article *ego*.

Me. — Il va de soi que le Néo-latinisme dérive ce pronom du latin *me* ; mais il se trompe. Nous venons de voir que *je* et *moi* sont grecs, il faut donc que *me* le soit aussi ; car la logique demande que tous les pronoms français aient une source commune. Les formes du pronom singulier de la première personne étaient, dans le dialecte dorien, *io*, *mei*, *moi*, *me*, et toutes ces formes se trouvent, sans aucune altération, dans notre vieille langue.

Nous. — Quelles formes a le pronom *nous* dans le vieux français ? On trouve les trois suivantes ; *noi*, *no*, *nos* ; l'italien a *noi* ; le bourguignon et le Wallon ont *no* ; or le grec archaïque a précisément ces deux formes *no* et *noi*, que le *Thesaurus* relève au tome III, col. 152. *Nous* vient donc du grec *no*, qui a pris insensiblement une *s*, sous l'influence du latin *nos*.

Tu, toi, te. — Je ne répéterai pas, pour établir l'origine grecque des pronoms de la

seconde personne du singulier, ce que je viens de dire sur les pronoms de la première personne, je me contenterai d'indiquer brièvement leur source. Les Doriens ne disaient pas, comme les autres grecs, pour les pronoms singuliers de la seconde personne : *su, soi, se* ; mais *tu, toi, te*, comme nous, par ce que nous avons leur langue.

Litré et son école les dérivent, bien entendu, du latin *tu, tibi, te* ; mais *toi* ne peut pas venir de *tibi*, et par conséquent *tu* et *te* ne viennent pas, non plus, du latin.

Vous. — La seconde personne du pluriel est dans le vieux français *vo, voi, vos* ; dans l'italien *voi*, dans le bourguignon et le Wallon *vo*, formes qui reproduisent littéralement celles du dialecte dorien *svo, svoi, svos*, vous. L'*s*, difficile à prononcer devant le *v*, qui représente le phi grec, est tombée. Les formes grecques que nous venons d'indiquer, et qui reproduisent *vo* et

voi de notre vieille langue et *vos* de notre langue moderne se trouvent à la col. 926 du tom. VII^e du *Thesaurus*.

Le Néo-latinisme nous dit que *vous* vient du latin *vos*, mais cette origine n'explique pas *vo* et *voi* du vieux français, et nos pronoms ne peuvent pas avoir deux origines.

Les étymologies grecques des pronoms de la première et de la seconde personne que nous venons de donner ont, comme on l'a vu, quelques formes qu'on trouve aussi dans le latin; mais toutes les formes des étymologies de la troisième personne sont uniquement grecques. Le Néo-latinisme ne peut produire que des fantaisies.

II. — Examinons d'abord l'origine du pronom *il*. Nous avons déjà dit que Ménage n'était jamais embarrassé pour trouver une étymologie. Un jour, pourtant, il se demandait, soucieux, d'où pouvaient être sortis l'article *le* et le pronom *il*, qu'il n'avait jamais rencontrés dans les auteurs latins,

quand, se frappant tout à coup le front, il s'écria : « J'y suis ; ils se trouvent tous deux côte à côte dans *ille*. Il n'y a qu'à partager ce mot en deux tranches, *il-le* ; la première tranche me donne le pronom personnel *il*, et la seconde l'article masculin *le*. Enregistrons vite cette précieuse découverte dans notre *Dictionnaire*. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ne peut-on pas comparer ces étymologies prodigieuses de Ménage à celle qu'on trouve dans *La jalousie du Barbouillé* de Molière ? — « Le Docteur. Savez-vous d'où vient le mot bonnet ? — *Gorgibus*, nenni. — Le Docteur. Cela vient de *bonum est* ; voilà qui est bon ; par ce qu'il garantit des catarrhes et des fluxions. »

Ce qui est plus prodigieux encore que cette étymologie du pronom *il*, de Ménage, c'est qu'elle a été adoptée par tout l'école néo-latine sans la moindre hésitation. Il n'était pourtant pas nécessaire de faire de grandes recherches, pour trouver la véri-

table origine de ce pronom ; il n'y avait qu'à ouvrir le dictionnaire d'Alexandre, à la page 686, où on lit, au premier article de la lettre *iota* : « *i* (datif et accusatif *in*) pronom personnel de la troisième personne, presque inusité au nominatif..... *lui, elle* » ; et si l'on ne voulait pas recourir à un lexique grec, il suffisait de lire, dans le *Dictionnaire de Freund*, l'article sur *is, ea, id*, on y aurait trouvé mentionné le pronom grec *i, is*, comme synonyme du latin *is*, et l'on avait l'origine incontestable de *il*. Ce pronom archaïque grec est dans notre vieille langue. Dans son ouvrage : *La formation de la langue française*, Ampère cite ce vers d'un fabliau inédit :

I auront le fruit ; *tu* les grapes.

Ils auront les fruits, toi les grappes. Le Berry et le Wallon ont aussi conservé la forme antique *i*. En bourguignon, se porte-t-il bien ? se dit : « Se pote t'*i* bé ? » Et en

Wallon, cette phrase : « Il naquit, il souffrit, il mourut, voilà l'histoire de l'homme », se traduit ainsi : « *I vns a monti, i sofra, i mora, vola l'istoir di l'om* ». Mais *i*, me dit-on n'est pas *il* ; quelle est l'origine de *il* ? On vient de voir que le pronom *i* avait à l'accusatif la forme *in*, et c'est cette forme *in* qui est devenue *il* ; parce que l'*n* permute avec l'*l*. Exemples : *Panormus* et *Bononia* sont aujourd'hui *Palerme* et *Bologne*, et *orphanum* nous a donné *orphelin*.

Elle. — Quoique le pronom *i* servit primitivement pour le masculin et le féminin, on lui trouve néanmoins une forme féminine, relevée par Henri Estienne, au tome V, col. 2357. Cette forme est *en*, et elle devient *el*, comme *in* était devenu *il*. *Et*, très commun dans notre vieille langue, s'écrivit insensiblement *ele*, puis *elle*.

Le Néo-latinisme se montre encore plus audacieux que de coutume dans cette éty-

mologie ; car après avoir pris la dernière syllabe du pronom démonstratif *illa*, pour en faire l'article féminin *la*, voici qu'il prend maintenant *illa* tout entier, pour en faire le pronom personnel *elle*. Il serait mal, je crois de discuter de telles énormités. Mais que dis-je ? L'origine que le Néo-latinisme attribue au pronom *lui*, est-elle plus discutable que celle-ci ? Qu'on en juge.

Lui. — Diez pense que ce pronom dérive de *illi-huic* et Littré dit : « Cela paraît certain » — C'est certain aussi pour Brachet et Léon Gautier ; bref pour toute l'école Néo-latine. Cependant, il y a une règle étymologique, ainsi formulée par Littré lui-même : « Il n'y a point d'étymologie possible entre deux mots qui n'ont point de communauté de sens », et une autre, de Littré encore, qui ajoute que « des mots qui n'ont pas même forme, soit présentement, soit à l'origine, n'ont rien de

commun ». Eh ! quelle communauté de sens, quelle ressemblance de forme y a-t-il donc entre *lui* et *illi-huic* ? Et cet accouplement barbare de *illi-huic* dans quel auteur latin l'a-t-on rencontré ? Mais passons.

Comment se disait *lui* dans le vieux français et dans les langues sœurs ? *Li*, en français, *li* encore, en italien, en provençal et en wallon ; en bourguignon *il* et *el*, et en espagnol et en portugais *el*. Et *li* n'est autre chose que *il* renversé. La transposition des lettres a lieu fréquemment, surtout dans les mots usuels ; ainsi *Oltis* est devenu *Lot-is*, Lot ; *Druentia*, *Durentia*, Durance ; *blouque*, *boucle*, et *il li* ; il a pris le son de *e* en espagnol et en portugais, où *el* se dit à la place de *il* ; mais le bourguignon dit *il* ou *el* indifféremment. On a déjà vu que l'*i* et l'*e* permutent.

Eux. — Littré et ses disciples trouvent tout dans le latin *ille*, *illa*, *illud*. Ils y ont

découvert l'article *le, la, les*, les pronoms *il, elle, lui*, et maintenant ils y découvrent encore le pronom *eux* : Ils le tirent de *illos* comme si le sens et la forme le permettaient. De telles étymologies ne méritent aucun examen.

D'où vient donc ce pronom ? *Eux* qu'on écrivait *eus*, dans notre vieux français, est grec, comme les autres pronoms, et se trouve en toutes lettres, c'est-à-dire sous la forme *eus* au tome V, col. 2352 du *Thesaurus*. Aucun Néo-latiniste, si entêté soit-il de son système, n'osera dire sans doute que le pronom français *eux* ou *eus* n'est pas le même que le pronom grec *eus*. Mais qui sait ? Diez ne prétend-il pas que le vieux mot français *coite*, signifiant lit ne vient pas du mot grec *coite*, lit ?

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur ce chapitre ; ce qu'on vient de lire suffit pour pouvoir juger sainement, si les pronoms personnels français sont

d'origine grecque ou d'origine latine, si par exemple :

io, moi, toi, i, eus, du vieux français, dérivent du grec : *io, moi, toi, i, eus*, ou du latin : *ego, mihi, tibi, ille, illos*, et, comme conséquence, si le français est grec ou latin.

On se souvient que Gaston Paris a dit que les Néo-latins n'étaient pas obligés de résoudre les difficultés que soulevaient la logique et l'histoire contre leur système ; qu'ils ne s'occupaient, eux, que du fait philologique, et que ce fait dominait la question, puisqu'il prouvait, seul, l'origine latine du français, de l'italien et de l'espagnol. Il semble, pourtant, que ce qu'on vient de lire donne tort à Gaston Paris. Ou donc son fait philologique s'est-il montré

jusqu'ici ? Mais la suite de cette étude fera mieux voir encore qu'il n'existe pas, que c'est purement un mythe, comme nous l'avons affirmé.

Puisque nous ne pouvons pas passer en revue toute notre langue, prenons-y, au hasard, douze substantifs, douze adjectifs, douze verbes, et comparons les origines que leur attribue Littré avec celles que leur donne l'abbé Espagnolle. Ces exemples avanceront beaucoup la question. Dans les mots qui vont servir de preuves à notre thèse, nous indiquerons toujours leurs formes anciennes, par ce qu'elles touchent aux origines mêmes. On pourra vérifier les étymologies grecques de l'abbé Espagnolle dans le *Thesaurus*, et celles de Littré dans son *Dictionnaire*.

Voici les douze substantifs dont nous allons établir l'origine : *abîme, coup, lieu, moelle, noise, orage, oublie, quenouille, son* (résidu), *source, tapis, tourbillon*.

Français	Vieux français	Origines de l'abbé Espagnolle	Origines de Littré
abime	lisme	busmos	abyssimus
coup	cop	copos	colaphus
lieu	luc	lue	locus
moelle	mouele	muelos	medulla
noise	nosc	nosos	nausea
orage	orage	eraja	auratiaum
oublie	obelie	obelias	oblata
quenouille	canola	canola	colus.
son (résidu)	son	soon	secundum
source	surse	sursis	surgere
tourbillon	estorbilon	strobilon	turbicula
tapis	tapis	tapis	tapecius

Sur ces étymologies grecques, nous devons faire remarquer que *busmos* est la forme dorienne de *buthmos* ; que *sursis* est une contradiction de *surrusis*, et, enfin, que *canola*, quenouille, est le même mot que *canona*, par ce que l'*t* et l'*n* permutent.

Sur les étymologies des Néo-latins, nous sommes forcé de confesser qu'il y en a

quatre qui ont été fabriquées pour les besoins de la cause, à savoir : *abyssimus*, *auraticum*, *tapecius*, *turbicula*. Ces mots n'existent pas, mais fussent-ils latins que les règles étymologiques, édictées par Littré, empêcheraient d'en dériver *abîme*, *orage*, *tapis*, *tourbillon*. Six autres ont été empruntées à Ménage, ce sont : *Colaphus*, *locus*, *medulla*, *oblata*, *colus*, *surgere*, et personne n'ignore que les emprunts faits à ce risible étymologiste sont désastreux. Ainsi, de compte fait, sur ces douze étymologies, les néo-latins ne peuvent raisonnablement en revendiquer que deux, pour leur part : *Nausea* et *secundum*, qui signifient *nausée* et *second*, et nullement *noise* et *son*. Il n'est pas permis, même aux Néo-latins, de donner aux mots des sens qu'ils n'ont jamais eus.

Passons aux adjectifs. D'où viennent : *beige*, *cadet*, *courtois*, *fier*, *feu*, *fin*, *fol*, *heureux*, *lie*, *lourd*, *naïf*, *rusé*.

Français	Vieux français	Origines de Fabré Espagnol	Origines de Littré
beige	bege	baja	bis
cadet	cadet	cadett-os	capitellus
courtois	cortois	cortos	curtis
fier	fier	fier-os	ferus
feu	fu et feu (défunt)	fus	fatum
fin	fin	iphin	finitus
fol	fol	fol-os	follis
heureux	eurous	eurous	augurium
lie	leia	leia	lœtus
lourd	lorde	lord-os	luridus
naïf	naïs	naïs	nativus
rusé	rusé	rusos	recusare

Dans ces étymologies grecques, on doit faire observer que *baia* ou *baja* est le même mot que *phaia* ; parce que le *beta* et le *phi* permettent que l'*i* initial d'*iphin* tombe, n'étant pas accentué, et que l'*e* de *leia* devient muet devient l'*i* qui a l'accent, d'où *phin* ou *fin* et *lie*.

Pour les étymologies latines, nos lecteurs qui ont Ménage dans leur bibliothèque peuvent s'assurer que Littré lui en a pris quatre : *ferus*, *loetus*, *nativus* et

capitellus ; or, *fur* ne signifie pas *fier*, et *lie* ne peut pas dériver de *l'ætus*, pas plus que *naïf* de *nativus*. Quant à *capitellus*, c'est un mot créé par Ménage ; on ne doit pas s'en occuper. Nous demanderons maintenant avec confiance à nos lecteurs, si *courtois* peut venir de *curtis*, qui n'est pas latin ; *feu* (defunt) de *fatum*, destin ; *fin* (délié) (délicat) de *finitus* ; *heureux*, d'*augurium*, augure ; et, enfin, *rusé* de *recusare*, récuser !

C'est le tour des Verbes : il n'y en a pas beaucoup que Littré dérive du latin ; ce qui doit paraître extraordinaire. Il les fait venir, en grande partie, de l'allemand ou d'une langue inconnue : En voici pourtant douze dont il trouve l'origine dans la langue de Rome ; mais je dis mal, il ne perd pas son temps à la chercher dans les lexiques latins, il prend les étymologies de ces verbes toutes faites dans Ménage, et toujours, en tapinois, ce qui est peu généreux.

Que les latinistes, avant de lire les étonnantes trouvailles de Ménage, tâchent de se rappeler en quels auteurs latins ils ont rencontré ces verbes : *bailler*, *cuidier*, *dater*, *épancher*, *fouiller*, *hanter*, *manger*, *nager*, *ôter*, *pardonner*, *parler*, *souler*.

Ils n'en ont gardé aucun souvenir, j'en suis sûr ; mais le brave Ménage va rafraîchir leur mémoire ; je dis Ménage, puisque Littré a pris chez lui ces douze étymologies.

Français	Vieux Français	Origines de l'abbé Espagnol	Origines de Littré
bailler	bailler	ballo	bajulare
cuidier(penser)	cuidier et cudier	cudo	cogitare
dater	dater	dato	datum (donné)
épancher	épencher	epencho	expandere
fouiller	fouiller	fullo	fodiculare
hanter	anter	anto	habitare
manger	mengier	minjo	manducare
nager	nager	najo	navigare
ôter	oster	osto	haustare
pardonner	pardoner	pardonai	pardonare
parler	parler	parlo et paralo	parabolare
souler	saouler	saulo	satullare

On trouvera que le verbe *ballo* a bien le sens de *bailler* que nous lui attribuons, si

l'on ouvre le tom. II du *Thesaurus*, à la col. 89, et l'évangile de saint Mathieu, texte grec, ch. 25, vers. 27. *Dato* signifie *je devise*, or les dates sont des divisions du temps, et rien autre. Dans *épancho*, l'n remplace le g grec. *Phullo* se trouve dans Hésichius, avec le sens de *fouiller*, et *parlo* est une double contraction de *paralalo*. A Orthez, dans les Basses-Pyrénées, on dit *paralala* et *parlala*, parler à tort et à travers ; et c'est l'une des acceptions de ce verbe. C'est de la contraction *paralo* que dérive le vieux verbe *parauler* et *paraule*, qu'on écrit aujourd'hui parole.

Sur les étymologies de Ménage que le Néo-latinisme a fait siennes, nous devons avertir que *fodiculare*, *haustare*, *perdonare*, *parabolare*, *satullare*, ont été fabriqués par l'auteur, donc les origines qu'on en tire sont nulles ; que *bajulare* signifie porter un fardeau et non pas donner ; que *d'expandere* dérive *épandre* et non pas

épancher ; que *hanter* et *habiter* sont des verbes distincts ; que *navigare* et *manducare* n'ont pas pu, d'après les règles étymologiques, se changer en *nager* et en *manger*.

L'étymologie de *dater* désarme toute critique par sa rare bonhomie. Qu'on ouvre *Ménage à la lettre D*, et on lira : « *Date* de lettre ; *de dare* ; parce qu'une lettre se donne à un messenger, et que celui-ci la donne à son adresse !! Au lieu d'indiquer l'infinitif *dare*, les Néo-latins ont le participe *datum*, mais c'est toujours *Ménage* ; leur système en vit.

Je le demande hardiment au lecteur attentif : dans toutes ces étymologies que nous venons de parcourir où a-t-il vu le fait philologique de Gaston Paris ? Est-il dans les noms, dans les adjectifs ou dans les verbes ? Or, nous pourrions passer ainsi en revue tout le *Dictionnaire Français*, qu'on ne le verrait pas davantage. Pourrait-on

relever dans tous les répertoires étymologiques Néo-latins *dix étymologies* dignes de ce nom ? *Facile* dérive, sans doute, de *facilis*, porte de *porta* ; *siècle* de *sacclum*, et *gloire* de *gloria* ; mais ces dérivations et d'autres semblables qu'un élève de quatrième aurait trouvées aussi bien que Littré, sont les seules justes, les seules vraies qu'on rencontre dans son *Dictionnaire*. Tout le reste n'est qu'imagination et fantaisie. Les Néo-latins n'ont-ils pas porté l'audace jusqu'à créer eux-mêmes une infinité de mots, sous le nom de *latin fictif*, et d'en tirer ensuite des étymologies qu'ils additionnent et qu'ils portent, sans vergogne, à leur total philologique ; comme si elles étaient de bon aloi ? Misérable total !

L'augmentent-ils beaucoup par les origines qu'ils attribuent aux mots invariables de notre langue ? Qu'on en juge par quelques exemples que nous prenons au hasard

dans leurs livres. Ils dérivent *car* du latin *quare*, qui signifie, comme on le sait, *pourquoi, c'est pourquoi*, et jamais *car*. Il est manifeste que notre *car* est le grec *gar*, écrit *car* dans les hauts temps ; Henri Estienne indique, en effet, que la forme du kappa primitif était *c*. — Notre adverbe de lieu *où* vient évidemment du grec *ou* : il n'y a pas de contestation possible. Les Néo-latins, pourtant, ne veulent pas en entendre parler. *Où* venant d'*ou*, grec, qui a les mêmes lettres, le même sens, ne saurait être, pour eux, une étymologie sérieuse ; c'est trop simple, c'est trop terre à terre. D'où vient donc *où* pour Brachet et Littré ? Du latin *ubi*, étymologie indiquée par Ménage. La préposition grecque *eis* avait six formes qu'a notées Henri Estienne ; et trois de ces formes, savoir, *en*, *ens*, *ès* ont passé dans notre langue. *En* est d'un usage commun ; *ens* a été usité jusqu'au XIV^e siècle pour *en*, *dans* et *dedans*. Dans

l'exemple suivant, tiré de Huon de Bord,
ens signifie *dans* :

En cela canbre, biaux dous nies, enteres :
Ens la premiere troveres le vin cler,
Ens l'autre après vair et gris et ases, etc...

Dans cet autre exemple, *ens* signifie *de-*
dans :

Fist Neron ung baing apprester,
Et fist *ens* le preud homme mettre
Et puis seigner, ce dit la lectre.....

Ces vers, qui sont pris dans le Roman de la Rose, racontent la mort du philosophe Sénèque.

A partir du XV^e siècle on abandonne *ens* et l'on écrit *dens* ou *dans*. Dans les « Vigiles de Charles VII », par Martial d'Auvergne, on lit au tom. II, p. 53. « Car *dens* la ville les mettroient ». *Es*, nous l'avons dit, n'est qu'une forme de *eis*, *dans* ; donc bachelier *ès* lettres est la même chose que bachelier *dans* les lettres. C'est par

euphonie qu'on dit bachelier *ès lettres*, et non pas *ès les lettres* ; *ès les lettres* serait horrible.

Le Néo-latinisme fait venir *en* du latin *in* ; *dans* de *de-intus* ; *ès* de *en les*, et *en les* de *en illos* : Ces cinq mots invariables : *car*, *où*, *en*, *dans*, *ès*, dont je viens de donner l'origine se trouvent dans notre langue du XI^e siècle, écrits comme aujourd'hui, sauf *dans* qui avait alors la forme *ens* ; et, dans aucun autre auteur du moyen-âge, on ne rencontre nulle trace de la provenance que le Néo-latinisme donne à ces mots, je devrais dire Ménage, car c'est à son *Dictionnaire* que ces étymologies sont empruntées, à l'exception de *ès*, par ce qu'il ne l'a pas lui-même.

Quoique cette étude soit fort aride, il n'est pas inutile, je crois, de la poursuivre encore un moment ; elle permettra aux spécialistes de bien constater les procédés commodes du Néo-latinisme et la valeur de

ses étymologies. Il est des choses qu'il faut voir de près, pour ainsi dire au microscope, pour les apprécier sainement. D'où le Néolatinisme dérive-t-il les prépositions *par* et *pour* ? Du latin, comme on devait s'y attendre ; et comme on devait s'y attendre aussi, il les prend à Ménage, qui est son grand fournisseur.

Par, qui paraît toujours dans le vieux français, à l'exclusion de *per*, est le grec dorien *par*, le même que *para*. On trouve même dans le *Thesaurus* l'expression *à par moi*, en toutes lettres, dans le sens que nous lui donnons en français ; car ce mot doit être écrit sans la lettre *t* ; ce sont *les latinants* qui la lui ont octroyée de leur propre autorité, pour en tirer leur étymologie. *Par* se trouve, dans la *Chanson de Roland*, dans presque toutes les acceptions qu'il a en grec. — Comme *par*, *por* est dans notre vieille langue, dès le XI^e siècle. L'espagnol, le portugais et le Wallon ont

aussi *por*, et *por* est le grec dorien *por*, forme particulière de *pros*, indiquée dans le t. VI, col. 1842 du *Thesaurus*. *Por* est la forme antique ; mais, du XII^e siècle, *pour* commence à se montrer à côté de *por*.

Le vers 3237 de *Gui de Bourgogne* :

Por Dieu, ce dit li enfes, qui onques ne
manti, — a *por*, comme on le voit, et le
vers 274 d'*Otinel* a la forme *pour* :

Pour la rençon i fist .X mars donner.

Le Néo-latinisme, d'après Ménage, dit que *par* vient du latin *per*, et *pour* du latin *pro*, sans autre explication. Mais comment *pour*, dans cette phrase : « Je pars pour Paris », peut-il dériver de *pro* ? Et, dans cette autre : « je pense à *par* moi », et non à *part* moi, comment *par* peut-il dériver de *per* ?

C'est l'origine que nous donnons à la conjonction *et* qui va surprendre les Néo-latins. « Quoi donc, s'exclament-ils déjà, notre *et* français ne vient pas du latin

et ? » — Non, malgré les apparences. Si notre particule *et* dérivait du latin, nous trouverions cette forme dans le vieux français, dans les langues sœurs et dans les principaux patois ; or rien de semblable ne se rencontre dans les idiomes méditerranéens. Le vieux français a toujours *e*, sans la lettre *t*, même devant une voyelle ; l'espagnol, le portugais, l'italien, le Wallon, le bourguignon, le provençal et tous les patois pyrénéens ont également la forme *e* et non pas *et*. Dans la *Chanson* de Roland on trouve toujours *e*, jamais *et*. Exemple :

Ensemble avum estet *e* ans *e* dis « 2028 ».

Mais cet *e* d'où vient-il ? Eustathe, Hésychius et le Scoliaſte de Thucydide, nous apprennent que la lettre *e* signifiait primitivement *kai* c'est-à-dire *et*, et Villoison, dans ses savants prolégomènes du *Commentaire de l'Iliade*, l'établit avec une grande clarté. — Notre conjonction *et* est

donc d'origine doricienne, comme le reste de notre langue. Il ne suit donc pas du changement d'orthographe qu'a subi cette particule que l'étymologie que nous venons de donner ne soit incontestable. Que de mots français l'influence du latin fait mal orthographier tous les jours !

Soudain, pour les Néo-latins, vient de *subitaneum* et ils prennent ici, comme toujours, Ménage pour caution de leur étymologie. Ah le bon billet qu'ont là les Néo-latins !

Soudain a la forme *suden*, dans notre vieille langue, et *suden* ne fait que reproduire littéralement le grec *suden*, signifiant subitement, tout à coup. *Parmi* est dans les plus vieux monuments de notre langue ; il se trouve dans plusieurs endroits de la *Chanson de Roland*. Voici le vers 700° de l'édition de L. Gautier :

Parmi cele ost funt mil graisles suner.

Brachet enseigne que c'est du latin *per*

medium que *parmi* a été formé ; mais il l'enseigne sur la foi de Ménage, et Brachet et Ménage se trompent. *Parmi* est la contraction du grec *paramis*, qui signifie *mistim*, pêle-mêle, et non pas *in medio* ou *per medium*. D'ailleurs, d'après quelles règles étymologiques *parmi* pourrait-il dériver de *per medium* ? Aucune ne lui donne raison ; le sens, la forme, l'historique, tout le condamne. *Ammi* ou *emmi*, de notre vieille langue, qui a à peu près la même signification que *parmi* est aussi d'origine grecque.

Quelle est la forme antique de la conjonction *donec* ? C'est *on* ; l'on trouve aussi la forme *don*, et ces deux formes reproduisent exactement l'étymologie, qui est le grec dorien *on* ou *d'on* ; car on peut voir l'un et l'autre dans le *Thesaurus*, sous les rubriques *goun* et *oun*. Henri Estienne avait déjà relevé cette étymologie qui est évidente. Évidente ? Pas pour tout le monde ; ainsi Littré dérive *donec* du prétendu latin

de unquam. Mais quel latiniste a jamais rencontré *de unquam* dans ses lectures ? Et si *de unquam* était, par hasard, latin, ne devait-il pas signifier *jamais* et non pas *donc* ? Littré a fait de belles règles étymologiques ; mais il les pratique lui-même pitoyablement. Brachet ne suit pas ici Littré ; il fait venir donc de *ad-tunc* : Mais qui a jamais vu *ad-tunc* dans un auteur latin ? Et ce composé barbare, s'il avait un sens signifierait *alors*, et non pas *donc* ; puis, le vieux français *on* et *don* condamnent cette dérivation. Brachet n'a pas pris garde à tout cela ; il a vu simplement que Ménage dérivait *donc* de *ad-tunc*, et il a pris son étymologie sans barguigner.

Arrière est-il d'origine grecque ou latine ? Ménage et après lui, Littré, Brachet et Scheler, le font venir de *ad-retro*. — Mais malheureusement *ad-retro* n'existe pas dans la langue latine ; et, nous le répétons, si embarrassé qu'on soit dans la recherche

d'une étymologie, il n'est jamais permis de la faire soi-même. Au reste, lors même que cet accouplement de mots existerait, on ne pourrait pas en dériver arrière, cela est évident. Pour arriver sûrement à l'origine de ce mot, consultons la vieille langue. Nous trouvons dans le *Dictionnaire* de Frédéric Godefroy les formes *arere* et *errere* ;

Regarde *arere*, voit le glouton gesir
N'ont soing de tenir voie *errere*.

Cette dernière forme nous conduit à la souche du mot, c'est-à-dire au grec *erre*, qui signifie allez-vous en ; loin de mes yeux. Plusieurs grands patois ont aussi *arrè*, *arrer*, *arreire*, notamment le provençal, le béarnais et le bigourdan ; le Wallon a la forme *eri* qui est une altération manifeste de *erre* ou d'*ere*.

Nous finirons ces exemples en donnant l'origine du nom de *midi*. D'où vient ce joli mot ? Si les Parisiens n'ont pas cher-

ché le nom, ils ont au moins cherché la chose, témoin la *rue du Cherche-Midi*. Les Néo-latins, qui font de si étranges découvertes, auraient peut-être trouvé midi à quatorze heures, s'ils s'étaient mis en tête de le chercher ; mais ils se sont contentés de découvrir seulement l'origine du nom de midi, à leur manière. Examinons cette découverte. Ménage pense que *midi* vient de *meridies* ; Littré, Brachet, Scheler, et tous les autres étymologistes de cette école le dérivent de *medius, dies*. *Medius*, d'après eux, aurait fourni *mi* et *dies di*, ce qui aurait fait *midi*. Ce serait fort bien, si l'on rencontrait quelques traces de cette dérivation dans notre vieille langue, et si *mi* ne s'y montrait toujours indéclinable. Mais, ce qui doit, surtout, faire rejeter cette étymologie, c'est *di*, première syllabe de *dies*. *Dies* est composé d'une brève et d'une longue ; et c'est précisément la syllabe brève *di* qui serait restée, et, *es*, la

syllabe longue, l'âme du mot, qui aurait disparu : Cela est impossible. On a vu plus haut que les Néo-latins avaient aussi tiré l'article *le, la*, des syllabes brèves de *il-le: il-la*, mais je crois que j'ai fait bonne justice de ces audacieuses étymologies.

Voici maintenant, sans à peu près, l'origine du mot *midi*. La moitié se disait en grec *hemi*, par conséquent hémisphère c'était la moitié d'une sphère, et hémicycle la moitié d'un cycle ; mais *hemi* peut être prononcé aussi *demi*, par ce que le *delta* remplace l'aspiration comme l'*h* ; *demisphère* est la même chose qu'*hémisphère* et *demi* obole la même chose qu'*hemi* obole. Notre vocable *demi* est donc le grec *hemi*, et non pas le latin *dimidium*. Mais notre vieille langue n'a pas seulement *demi* ; mais encore *mi*, abréviation de *demi*. On lit dans Lacurne de Sainte-Palaye, sous la rubrique *mi* : « en *mi* le dos, en *mi* le vis ; la *mi* quaresme ; grand cop li a donné en

mi le pis, etc... » Nous disons aussi mine, au lieu d'hemine, demi setier, et *migraine*, au lieu d'*hemigraine*, douleur dans la moitié de la tête ; de même que *midi* pour *midi*, milieu du jour.

Il nous reste à chercher l'origine de *di*, qui ne peut pas venir de *dies*, comme on l'a vu. *Dis* ou *di*, signifiant jour, se rencontre souvent dans nos vieux écrivains.

On lit dans la *Chanson de Roland* :

Ensemble avum estet e ans e *dis* (v. 20 28).

Dans le cantique d'Eulalie (v. 12)

Chi rex eret à cels *dis* sovre pagiens.

Et dans Flovant (v. 839)

Deci a VX *dis* I respit lor done.

On peut voir dans Frédéric Godefroy plusieurs exemples où se trouve la forme *di* au lieu de la forme *dis*. Quant à l'origine de *dis*, elle est dans le grec archaïque, où ce mot *dis* est synonyme de *Zeus*, et signifie *jour* et *Jupiter*. Le latin *Diespiter* rappelle

le sens de ce vieux mot ; puisqu'il signifie en même temps et Jupiter et père du jour.

Pour rendre à présent plus saisissante la différence qu'il y a entre les origines que l'Abbé Espagnolle donne à ces treize mots invariables, et celles que leur attribue le Néo-latinisme, je vais les mettre en regard, dans un petit tableau, comme je l'ai fait pour les autres étymologies. L'œil pourra les juger en même temps que l'esprit :

Français	Vieux Français	Étymologie de l'abbé Espagnolle	Étymologie de Littré
car	car	kar	quare
donc	don	d'on	de unquam (1)
où	où	ou	ubi
en	en	en	jn
dans	ens et dens	ens	de intus
es	ès	es	en illos
par	par	par	per
pour	por	por	pro
et	e	e	et
arrière	errere	erre	ad-retro
soudain	suden	suden	subitaneum
parmi (pêle et mêle)	parmi	parami	per medium
midi	midi	midis	medius dies

(1) Brachet dérive donc de *ad tunc* !

Ce tableau est très parlant, si je ne m'abuse ; mais parle-t-il en faveur du *fait philologique* de Gaston Paris ? Que le lecteur voie et juge.

Les étymologies du Néo-latinisme ont une grande variété ; il y en a de latines, d'espagnoles, d'anglaises, d'italiennes, d'allemandes, de fictives, d'historiques. Nous allons en examiner quelques-unes de ces dernières ; elles offrent beaucoup d'intérêt.

Commençons par *baïonnette*. Ménage assure que ce mot dérive de Bayonne ; parce que cette arme y a été inventée. Il va sans dire que les Néo-latins ont pris cette étymologie. Or, il n'y a jamais eu de fabrication d'armes à Bayonne, et cet argument suffirait contre l'étymologie proposée ; mais il y en a un autre non moins fort. On conte que la baïonnette fut inventée vers l'an 1665, et baïon dont baïonnette est le diminutif est dans notre langue du XII^e siècle ! Le

baïon, dans nos armes, avant l'invention de la poudre, était le nom de la flèche, et les arbalétriers portaient celui de *baïonniers*. Le *baïon*, monté sur une hampe, ressemblait assez à la *baïonnette*, attachée au bout du fusil, pour qu'on ait tiré naturellement le nom de celle-ci du nom de celui-là. Et *baïon* est le grec *païon*, qui frappe.

L'origine que les Néo-latins attribuent, toujours d'après Ménage, au mot *olinde* ne vaut pas mieux que celle qu'ils donnent à *baïonnette*. Ils enseignent que l'épée appelée *Olinde* tire son nom de la ville d'*Olinde*, dans le Brésil ; mais, le Brésil ne fut découvert que l'an 1500 par l'espagnol Vincent Yanez Pinzon, et cette épée apparaît sous le nom de *lindet*, petite *linde*, dans notre langue, en 1444. On trouve, en effet, ce précieux texte dans Frédéric Godefroy, à la lettre L, p. 789 : « Ung Chappel de faultre ung, *lindet*, ung banderel » (4 nov. 1444). Nous avons déjà fait obser-

ver, en donnant l'origine de notre article, que *o*, signifiant *le*, s'était soudé à certains substantifs et faisait maintenant corps avec eux ; qu'on avait dit, par exemple, *o liban*, l'encens, *o lifant*, l'éléphant, dans les hauts temps, et qu'on avait fini par lier l'article au nom, d'où *oliban*, *olifant*. On a dit de même, primitivement, *o linde* ; puis avec le temps, d'*o linde* on a fait *olinde*. Quant à l'origine de *linde*, elle est dans le grec *lindos*, écrit *ligdos*, qui signifie fonderie où l'on épurait les métaux, sens qui s'accorde à merveille avec que ce dit du mot *olinde* le *Dictionnaire de Trévoux* : « Olinde, terme de fourbisseur, est une sorte de lame d'épée qu'on regarde comme l'une des plus fines et des meilleures ».

Voici maintenant, pour changer, deux étymologies très curieuses de Littré. Il dit que *giller*, s'en aller, dérive du nom propre *Egidius* ; mais il ne le dit que d'après Ménage. Et où Ménage a-t-il trouvé cela ? Sous

son bonnet. Nous, nous avons découvert l'origine de *giller*, dans le grec dorien *gillo*, qui est le même verbe que *illo*, et qui a le sens du verbe français dans une de ses acceptions. On peut s'en assurer en consultant Henri Estienne et Hesychius.

Cric, instrument de mécanique, est le grec *Kric-os*. On voit que c'est le même mot en français et en grec ; car la finale *os* ne compte pas. Littré, d'où dérive-t-il ce mot ? On le donnerait en dix, on le donnerait en cent. « Il pense qu'il vient de *Saint-Cricq*, le nom d'un saint ayant été donné métaphoriquement à un instrument très secourable » ! Mais qu'on ne se récrie pas trop ; il y a mieux encore. Oyez l'origine qu'il donne à *requin* et à *panser*, et admirez les ressources étymologiques du Néo-latinisme. Pour Littré, « *requin* est la prononciation populaire de *requiem*, à cause qu'il n'y a plus à dire qu'un *requiem* pour celui qu'un *requin* saisit ». *Requin* vient donc du

latin *requiem*, repos ! Il se surpasse lui-même dans l'autre étymologie : « *Panser*, dit-il, est le même que *penser*. La liaison des idées est que, pour *panser* quelqu'un ou quelque chose, il faut d'abord y *penser* » !

Pauvre Ménage ! tout le monde te jette la pierre, et, pourtant, tu n'as jamais porté l'audace étymologique si loin.

Laissons de côté les fantaisies de Littré, et voyons d'ou viennent ces deux mots. *Requin* est le grec *rechin*, synonyme d'*akanthias*, poisson du genre squal. *Panser* se disait *passer*, dans notre vieille langue, et avait le sens de frotter, d'appliquer des remèdes. On trouve ce passage dans Froissart : « Et venoient aucun fois as murs et as crestiaux et les frotoient et *passoient* de leurs caperons par despit. » (Chron. IV, 98. Kerv.) L'usage a introduit une *n* dans plusieurs mots ; les Latins disaient *frago*, *mesa*, avant de prononcer

frango, mensa ; et nous d'*leulisma* nous avons fait Angoulême, d'*eslacer élançer*, et de *passer panser*. Mais quelle est l'origine de ce verbe ? C'est le grec *passo*, je frotte, j'applique un remède. On trouve dans Pollux (liv. IV, 180) cette expression *passa ipharmaka*, appliquer des remèdes.

Pour être complet, nous devrions encore passer en revue les mots français que le Néo-latinisme dérive de toutes les langues de l'Europe, et toujours faussement ; puis, faire une grande excursion sur ce qu'il appelle les *Origines inconnues*, et qui ne sont inconnues que pour lui ; mais cet article deviendrait alors un volume. Terminons donc la partie étymologique de cette étude, en faisant connaître l'origine grecque de quelques mots très usuels. Ces mots sont : *Sire, Seigneur, Monsieur et Madame*.

Le Néo-latinisme dérive *Sire* du mot latin *Senior*, et *Seigneur* de *seniorem*. Voici

comment opère Brachet pour arriver à ses fins :

« *Senior*, sen'r, sendre, sindre, sidre, *Sire* ».
« *Seniorem*, seiniorem, seigniorem, seigneurum, *Seigneur* ».

Ces étymologies ne sont-elles pas aussi amusantes que celle de *rigoler* de Ménage ? « *Rigoler*, dit-il, vient de *rediculare*, de cette manière :

« *Ridiculare*, ricolare, rigulare, rigolare, *rigoler* ».

Aucun linguiste sérieux ne saurait admettre, un moment, cette origine de *Sire* et de *Seigneur*, lors même qu'il ne connaîtrait pas la véritable. En effet, le *sens*, la *forme*, l'*historique*, la *filière* ; bref, toutes les règles établies par Littré la condamnent. *Senior*, qui est le comparatif de *senex*, signifie *plus âgé* et rien d'autre. Jamais il n'a eu le sens d'un titre honorifique quelconque ; et ni le vieux français, ni les langues sœurs, ni les patois, n'ont conservé aucune trace de cette prétendue dériva-

tion ; donc elle est fausse. N'est-il pas même étrange qu'il faille le prouver ?

Sire est le grec *kuros*, qui est une seconde forme de *kurios*, et qui signifie *Cyre*, Seigneur. Lacurne a raison de dire : « Nous écrivons *Sire*, mais, à tort, ce mot venant du grec devrait être orthographié *Cyre*, et non pas *Sire*. » Lorsque Bismarck écrivit à Léon XIII, à propos des Philippines, il l'appela *Cyre* (je ne sais s'il mit *Cyre* ou *Sire*) et il ne pouvait certes lui donner un titre plus glorieux ; puisque c'est celui qu l'Eglise donne à Jésus-Christ. Eustathe remarque que de son temps, c'est-à-dire au XII^e siècle, on appelait l'empereur de Constantinople « *kur basileic, Cyre roi.* »

Il faut remarquer aussi que *Cyre* et *Seigneur* sont dans notre langue du XII^e siècle.

Seigneur, dont la forme ancienne est *senor*, est le grec dorien *senor*, le même *henor*, signifiant chef, commandant. Dans

le dialecte dorien, on remplaçait souvent l'accent par une consonne ; on disait, par exemple, *sus* pour *us*, *sempada* pour *empada*, et *senor* pour *enor* ou *henor*. L'espagnol a *senor*, le portugais *senhor* et l'italien *signore*, c'est-à-dire le mot grec *senor*.

Passons à *Monsieur* et à *Madame*. *Monsieur*, ainsi écrit, est composé de l'adjectif possessif grec *mon*, le même que *emon*, et du substantif *sior*, également grec, qui signifie Seigneur. On peut voir ce mot dans Hésychius et dans Henri Estienne. La prononciation a fait *sieur* du mot *sior*, comme elle a fait *honneur* du latin *honor*. Mais il faut remarquer que ce mot, comme une foule d'autres de notre langue, est très mal composé. Au lieu d'écrire *mossieur*, on a écrit *monsieur*, en accouplant barbarement un accusatif et un nominatif. La prononciation, par bonheur, est logique, car elle dit *mosieu* et non pas *mon-sieu*.

Sieur et *monsieur* sont dans notre vieille langue et n'y sont jamais confondus. Ce sont deux noms bien distincts. Cependant, les Néo-latins dérivent *monsieur* de *meum* et de *seniorem* : Comment ? Ils ne le disent pas.

Dame, comme les noms précédents, est dans notre langue du XII^e siècle. D'où dérive-t-il ? C'est le grec *damar*, épouse. On le rencontre plusieurs fois dans Homère, et dans le 193^e vers de l'Hécube d'Euripide : « *Priamou damar* », la dame de Priam. *Damar*, comme on le voit, est le mot français *dame*, l'*r* est tombée. *Done*, *dogne*, *domne*, de notre vieille langue viennent du latin *domina*, et la confusion entre *donne* et *dame* n'est pas possible. Les Néo-latins, pourtant, tirent *dame* de *domina*, dérivation condamnée par leurs propres règles. Mais on peut les excuser ; ils ont pris cette étymologie dans le *Thesaurus* de Ménage, et Ménage s'est trompé, ici, comme ailleurs, comme toujours.

Nous allons rapprocher, maintenant, les origines de ces derniers mots dans un tableau synoptique, comme nous l'avons fait pour les précédents.

Français	Étymologies de l'abbé Espagnolle	Étymologies des Néo-latins
baïonnette	baïon	bayonne
olinde	o-linde	olinde
giller	gillo	lgidius
cric	cric-os	st Cricq
requin	rechin	requiem
panser	passer	penser
sire ou cyre	euros	senior
seigneur	s'enor	seniorem
monsieur	mos-sior	meum seniorem
madame	madama-r	meam dominam

Je viens de donner, dans cette dernière partie étymologique de ma thèse, l'origine incontestable d'une soixantaine de mots de notre langue, et d'environ deux cents, avec leurs dérivés. Ces mots ont été pris, pour ainsi dire, au hasard ; car j'ai cherché très loyalement le fait philologique latin qui, d'après Gaston

Paris, prouve, seul, la descendance latine du français ; mais malheureusement, je ne l'ai trouvé nulle part, mes lecteurs en sont témoins. Notre article n'est pas latin ; nos pronoms ne le sont pas non plus ; les noms, les adjectifs, les verbes, les mots invariables, que nous avons examinés ensemble, ne le sont pas davantage. Où faut-il donc chercher ce fait philologique si important ? Est-ce dans Brachet ? Si nous étudions curieusement son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, nous arrivons au même résultat, c'est-à-dire au mythe de Gaston Paris. Ce *Dictionnaire*, dont les éditions égaleront bientôt celles du *Cuisinier français*, renferme, en nombre rond, treize mille huit cents mots étymologisés. Mais de ce chiffre, il faut en retrancher 650 dont l'origine, dit-il, est inconnue, plus 1500 qu'il dérive de quelques langues étrangères, ce qui réduit

le nombre de ses étymologies latines à 11.650. Je m'exprime mal en disant ses étymologies, car il en a emprunté plus de la moitié à Diez, et, d'après M. Grober, professeur à l'Université de Strasbourg, Diez a pris à Ménage 72 étymologies sur cent ; or les étymologies du Ménage ne sont que de risibles fantaisies, elles ne comptent pas. Donc Brachet ne peut fournir qu'environ cinq mille étymologies pour en tirer le fameux fait philologique latin. C'est peu, même en supposant que toutes ces étymologies soient de bon aloi, ce qui n'est pas tant s'en faut. En effet, le *Dictionnaire* de Littré renferme soixante quinze mille mots, et celui de notre vieille langue, de Frédéric Godefroy, environ soixante mille, ce qui donne pour domaine à notre idiome *cent trente-cinq mille* mots, et le Néo-latinisme prétendrait avec ce nombre infime d'étymologies, cinq mille : faire équilib-

Digitized by Google

bre au chiffre énorme des mots de notre langue dont il ignore la provenance, et décider souverainement de l'origine du français ! C'est impossible, le bon sens le lui défend.

M. Antoine Thomas, professeur de littérature du Moyen-âge et de philologie romane à la faculté des lettres de Paris, n'est certainement pas de cet avis ; car dans un article étymologique paru, il y a quelque temps, dans la *Revue des Deux-Mondes*, il se plaint qu'il y ait encore en France des partisans de Henri Estienne sur la question de l'origine de notre langue, et il dit, en note, que l'abbé Espagnol est de cette lignée, qui n'est pas *malheureusement* éteinte. Le Néo-latinisme regarde donc comme un malheur d'avoir des adversaires. On le comprend, du reste ; car il soutient une thèse insoutenable, et voit très bien que *la lignée* de Henri Estienne a la partie belle contre lui.

Aussi, l'auteur de *l'Origine du français* a-t-il dû sourire doucement en lisant la note de M. Antoine Thomas, et, surtout, en constatant, dans son article, qu'il étymologise, au XX^e siècle, comme Case-neuve, Ménage et le Duchat étymologisaient au XVII^e. Ne dérive-t-il pas le mot *malade* du latin *male habitus*, et le verbe *acheter* du barbarisme *accapitare*, qu'il emprunte à Ménage ? Tandis que *malade* est formé de *malader*, être malade, qui se trouve dans notre langue du XII^e siècle, et *malader* est le grec *maladdo*, le même que *malatto*, je suis malade ; *acheter* est aussi dérivé du grec, de *cato*, seconde forme de *cto*, j'achète. *Cater* et *chater* sont en effet les premières formes d'*acater* et d'*achater* comme en témoigne ce passage du *Dictionnaire* de Frédéric Godfroy, sous la rubrique *chater* : « cil qui *catent* et vendent se puent engingnier en pris de l'achat et de la vente ».

Il me semble que le lecteur peut juger maintenant du progrès qu'a fait la science étymologique depuis le *Vadius* de Molière. L'étalage de sa nouvelle méthode et de ses prétendues découvertes n'est qu'une savante mystification. Un grand nombre de disciples du Néo-latinisme commencent à le soupçonner et à le chuchoter à l'oreille ; ils le crieront bientôt sur les toits.

La verità è zoppa, ma arriva.

